Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 35 (1884)

Artikel: Un poète contemporain : Sully Prudhomme
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-557367

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN POÈTE CONTEMPORAIN

SULLY PRUDHOMME

Si l'originalité de la pensée, l'exquise délicatesse des sentiments, l'intensité de la vie intérieure sont les grandes qualités du poète, il n'en est pas de mieux doué parmi les modernes que l'auteur des *Vaines tendresses*. Je fais, cela va sans dire, exception pour Hugo, qui est d'un autre âge, et auquel d'ailleurs nul n'est comparable.

Il est entré vivant dans l'immortalité,

comme l'écrivait Théodore de Banville, et il domine tout le dix-neuvième siècle littéraire de la majesté de sa gloire (1). Mais parmi ceux qui se sont créé une place dans le monde de la poésie, après les coryphées de l'école romantique, il n'en est pas de plus distingué, sinon de plus en vue, que Sully-Prudhomme. Il suffira, pour justifier ma prédilection, de faire en peu de mots l'esquisse du développement de la poésie contemporaine. La révolution qui s'est opérée dans la littérature vers 1830 a été surtout une révolution dans le style. Ceci peut avoir de prime abord l'air d'un paradoxe. Que l'on examine bien les origines, la marche et les conséquences du mouvement romantique, on devra concéder que le culte de la belle langue poétique fut sa préoccupation immédiate. On avait traversé les époques peu littéraires, en somme, de la première République et de l'Empire. (2) Et puis, le XVIIIe siècle n'avait guère été au lyrisme. Il y eut une sorte de renouveau de l'art, et comme selon le mot de La Bruyère « tout est dit depuis cinq mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, » les révolutionnaires du livre

(1) Ceci a été écrit en 1883.

(2) Mme de Staël et Chateaubriand comptent déjà pour la période romantique.

durent se contenter d'enrichir et de rajeunir la langue en modernisant leur pensée. C'est la tradition romantique que poursuivent les poètes contemporains ; c'est la forme qu'ils cultivent avant tout ; c'est à la perfection du style qu'ils tendent, et, sur cette voie, on peut leur accorder qu'ils ont réalisé des prodiges. Il est impossible de plus savamment rimer que Lecomte de L'Isle, Théodore de Banville et la pléiade harmonieuse des Parnassiens. Je ne pense pas que la langue poétique soit susceptible d'un plus complet épanouissement. Néanmoins, il faut le reconnaître, ce que la forme a gagné, c'est le fond qui l'a perdu. La rime millionnaire et la mélodie du rhytme cachent la plupart du temps une lamentable misère d'idées. On aligne des vers qui sont de la musique, mais qui ne signifient rien. On immole tout à la sonorité de l'alexandrin, à la cadence de la strophe. Et c'est ce que l'on prend pour l'idéal de la poésie. Une réaction salutaire s'est produite contre cette recherche exclusive du style qui tourne à la manie. Sully-Prudhomme est précisément celui d'entre les poètes actuels qui, tout en s'assimilant les progrès incontestables de l'école parnassienne et des écoles sœurs, a recommencé à écrire pour dire quelque chose. C'est un poète qui pense.

Sully-Prudhomme est né en 1839 (16 mars). Il est fils d'un négociant parisien. Ses études premières ne purent être poussées très loin. Après avoir fait ses classes au lycée Bonaparte, il entra dans l'industrie et fut employé par l'administration de l'usine Schneider, au Creusot. Tout ceci n'annonçait guère une vocation poétique. Vers 1860, il entra en qualité de clerc chez un notaire de Paris. C'est un peu plus tard, en 1860, qu'il publia son premier recueil : *Stances et Poèmes*. Ce volume fut très remarqué et classa son auteur parmi les poètes d'avenir de la nouvelle génération. Sully-Prudhomme put bientôt sortir de son étude : une fortune indépendante qu'il acquit alors lui donna des loisirs. Néanmoins, il continua de mener une

existence très tranquille et plus modeste encore. Décoré de la légion d'honneur en 1878, il fut nommé en 1881, membre de l'Académie française dont il est l'un des plus jeunes immortels. Depuis 1865, sa réputation a grandi avec chaque livre nouveau. Il a publié les *Epreuves* (1866), les *Solitudes* (1869), qui sont réunies avec d'autres poésies, dans un volume de la collection Lemerre, les *Vaines Tendresses* (1875), la *Révolte des fleurs*, les *Destins*, qui forment un autre volume, et enfin la *Justice* qui date de 1878.

En outre, on a de lui, une traduction magistrale du premier livre *De Natura Rerum* de Lucrèce (1869). Cette traduction est précédée d'une préface d'environ cent pages, dans laquelle Sully-Prudhomme présente, comme il le dit, l'ensemble de ses observations sur l'état et l'avenir de la philosophie. Cette étude d'un style à la fois précis, savant et abstrait, me semble d'une lecture assez pénible. Elle a été très avantageusement appréciée par les représentants les plus éminents de la philosophie française, mais je préfère de beaucoup la traduction à la préface. Un linguiste compétent, M. Max Bonnet, écrivait en 1876 dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* : « M. Sully-Prudhomme créerait un Lucrèce français qui n'aurait rien à envier aux meilleures traductions en vers des nations les plus favorisées par leur idiôme pour des travaux de cette nature. » Le vœu de M. Bonnet ne se réalisera point. Le poète nous dit avoir éprouvé une telle fatigue de sa traduction du Ier livre de Lucrèce qu'il renonce à faire celle des autres livres. C'est grand dommage, car, parmi les contemporains, nul n'était mieux qualifié pour cette tâche méritoire que Sully-Prudhomme. Il a la science du bon vers philosophique et il a rendu Lucrèce d'une façon merveilleuse.

Enfin, il a publié tout récemment un ouvrage sur : *L'expression dans les beaux-arts ; application de la psychologie à l'étude de l'artiste et des beaux-arts*. La

Revue des Deux Mondes en contient une critique de M. F. Brunetière, où la prose sobre, pressée et par trop scientifique du poète, comme son esthétique un peu nuageuse, sont assez durement traitées. (*Livraison du 1er janvier 1883*).

***

Sully-Prudhomme est très-personnel. Ses vers sont de la poésie vécue presque toujours. Nature essentiellement subjective, il ne peut aisément sortir de son *moi*. Ce qu'il nous donne c'est lui-même, toutes les préoccupations de son esprit, tous les sentiments de son âme. Et son esprit est très supérieur, et son âme est des plus attachante.

Il n'est pas gai. Rien chez lui de cette légèreté française qui perce, par instants, même chez les plus désolés de nos poètes. Les souffrances du cœur et les angoisses de la raison paraissent lui être venues de bonne heure. S'il chante ses douleurs intimes, si son œuvre est autant philosophie intérieure que poésie proprement dite, il n'exploite pas le thème de ses tristesses, ni ne cherche à en faire étalage. Nous sommes loin avec lui des lamentations passionnées de Musset, dont il dit quelque part :

Ou tu n'es qu'un malade, ou je ne suis qu'un fou.

Nous n'avons rien qui ressemble aux extravagances morbides de Bandelaire, extravagances que M. M. Rollinat a eu le talent de dépasser dans son récent volume des *Névroses*. Sully-Prudhomme n'a rien de commun avec ces exaltés sincères ou ces désespérés par système. Le monde de sa pensée et de son rêve est bien plus vrai, bien plus émouvant, bien plus sympathique aussi, que le monde étrange et faux où sont nés les *Fleurs du mal* ou *Rolla*. Par contre, il se sépare absolument des fantaisistes comme Banville, qui gardent avant tout le culte de la forme, des indifférents solennels qui adoptent la manière de Lecomte de l'Isle, ou des impassibles dédaigneux qui s'écrient avec Catulle Mendes :

Plus de sanglots humains dans les chants des poètes.

Il comprend que l'on peut être poète en demeurant homme, que c'est le but essentiel de la poésie de se faire profondément humaine et que la poésie de chacun de nous est l'essence même de notre âme. Aussi bien, dans la préface de ses *Stances et poèmes,* il insiste sur le caractère de parfaite sincérité de son œuvre. Il redoute même l'excès de cette sincérité, et il s'en excuse en disant : « Je voudrais que cette liberté fût discrète et n'of-
» fensât aucune foi ; mais le doute est violent comme
» toute angoisse, et la conviction n'est pas souple. »

Sans plus nous attarder à l'analyse générale du talent et de la personnalité de Sully-Prudhomme — nous y reviendrons au reste,— qu'il nous soit permis de profiter de la transition naturelle que nous offre cette citation pour entrer directement dans l'examen des quatre volumes de notre poète. C'est par ses *Stances et poèmes,* publiés chez Lemerre en 1866, qu'il s'est révélé, et que, du premier coup d'aile, il a pris son rang. Ce début était celui d'un maître. Il fit sensation et plusieurs des morceaux qui composent le livre se gravèrent d'emblée dans toutes les mémoires. Cependant , comme il l'indique dans son avant-propos au lecteur :

Quand je vous livre mon poème,
Mon cœur ne le reconnaît plus :
Le meilleur demeure en moi-même ;
Mes vrais vers ne seront pas lus.

Sully-Prudhomme nous donne dès l'abord la confession de l'impuissance relative de tout artiste. Jamais on n'arrive à se livrer tout entier. Les exigences de la forme, les difficultés de la langue sont des obstacles constants à l'expression de toute la pensée. Combien souvent ne rencontre-t-on pas un sujet charmant, ne conçoit-on pas un poème sans pareil ? Et voilà, quand on voudrait les rendre, leur prêter un corps et une vie, ils ne sont plus que l'image informe de ce qu'on avait rêvé :

Mes vrais vers ne seront pas lus !

Les *Stances et poèmes* s'ouvrent par une série de pièces intitulée : La *Vie intérieure*. Il y a beaucoup de mélancolie et parfois de désespérance dans ces chants. Le poète nous parle de l'état de son âme, mais discrètement, sans grands éclats, avec une sorte de résignation poignante. Il a voulu croire, il a voulu rire, il a surtout voulu aimer. Dès le commencement et d'instinct, il a eu la volonté de regarder le côté rose de l'existence. Mais dès le commencement aussi, ses illusions se sont envolées et il n'a plus que l'amer regret de tous ses rêves évanouis. Il est d'un tempéramment si délicat, d'une si vive sensibilité ; il a, dès l'enfance, ce que j'appellerai une telle aptitude à souffrir, que le moindre vent a dû renverser le fragile édifice de ses chimères. Ecoutez-le dans cette délicieuse bluette du *Vase brisé* qui est sur toutes les lèvres :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute ;
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
La blessure fine et profonde ;
Il est brisé, n'y touchez pas !

Cette petite pièce est tout Sully-Prudhomme, gracieux,

subtil, ému. Sa touche est très légère, son procédé fort simple, sa tristesse toujours réservée. Eh bien ! cela ne saisit-il pas davantage que des tirades déclamatoires ou des complaintes éplorées ? La suprême distinction du ton n'ajoute-t-elle pas au charme de la confidence douloureuse ? Et l'homme qui, en deux ou trois strophes, analyse si finement la souffrance ne paraît-il pas plus sincère que les poètes les plus élégiaques et les plus larmoyants ?

Autre part, il nous dit (*Rosées*) :

D'où viennent mes pleurs ? Toute flamme
Ce soir est douce au fond des cieux :
C'est que je les avais dans l'âme
Avant de les sentir aux yeux.

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs,
Et c'est parfois une caresse
Qui trouble et fait germer les pleurs.

La sensibilité confine ici à la mièvrerie. Ce n'est qu'un accident, et bientôt le poète reprend son vol, comme dans *Renaissance, L'Imagination, A l'Hirondelle, Comme alors.*

La *Mémoire* est un morceau de plus longue haleine. Il y note les joies et les peines du souvenir. Puis il s'irrite de ce que la mémoire des hommes soit si courte et serve de si peu. Elle n'apprend rien sur les causes et la fin des êtres :

Cherchant en vain nos destinées,
Mon origine qui me fuit,
De la chaîne de mes années,
Je sens les deux bouts dans la nuit.

Il m'en coûterait de passer sous silence une adorable petite pièce. Toute vie n'est que d'un instant, toute naissance est suivie de la mort prochaine ; rien n'est éternel, rien même n'a la durée d'un désir. Et c'est parce que

l'éternité nous échappe que nous la demandons de toute notre âme :

Ici-bas, tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts ;
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours...

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours :
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours...

Ici-bas, tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours...

Et ce rêve tourmente le poète comme une obsession. L'instabilité irremédiable de toutes choses l'angoisse et le découragé. Il n'a pas même la consolation de ceux qui croient à la résurrection future. Il voit, il doute et il souffre. Car c'est son martyre de vivre entre les « murmures » de son intelligence et de son cœur.

L'intelligence dit au cœur :
— « Le monde n'a pas un bon père,
» Vois, le mal est partout vainqueur. »
Le cœur dit, « Je crois et j'espère, »

« Espère, ô ma sœur, crois un peu,
» C'est à force d'aimer qu'on trouve ;
» Je suis immortel, je sens Dieu. »
— L'intelligence leur dit : « Prouve. »

Je ne puis que mentionner une quantité de poésies, toutes des joyaux finement ciselés et d'un charme bien pénétrant : *Les yeux, le Monde des âmes, l'Idéal, la Poésie,* — en un mot toutes les pièces de la *Vie intérieure.*

Le volume, dans sa seconde partie, qui porte le titre de *Jeune fille,* contient une suite de petits poèmes amou-

reux, plus ravissants les uns que les autres. Sully-Prudhomme reprend l'immortel sujet de l'amour, mais d'une manière bien personnelle. La chanson du cœur, mille fois chantée, n'a rien ici des banalités et du lyrisme à cliché que l'on trouve chez d'autres poètes. Tout cela est nouveau, d'une saveur douce et singulière. Vous pourrez vous en rendre compte dès que vous aurez goûté *Le meilleur moment des amours :*

Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des cœurs ;
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences.

Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble,
Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que pourtant on ne lit pas...

Ce n'est point que Sully-Prdhomme ait eu de passions heureuses. A le lire, on devine que le cœur porte une blessure bien cachée, mais bien profonde. Quelque premier amour sans doute sera mort, avant l'éclosion parfaite. La fleur qui devait s'ouvrir s'est brisée, et le poète en garde un souvenir pénible qui éclate malgré la discrétion de l'aveu. Peut-être aussi a-t-il cherché, sans la trouver,

L'épouse, la compagne à son cœur destinée
Promise à son jeune tourment.

Peut-être a-t-il en vain rêvé son rêve d'amour et peut-être souffre-t-il de n'avoir pu aimer, plutôt que de n'avoir point aimé... Je m'empresse de laisser là mes suppositions et d'en venir à une troisième partie du volume : *Femmes.* Il reprend le thème de l'amour, il chante les pures joies de la maternité, il voudrait que la femme fût glorifiée toujours comme lui-même la glorifie. Puis, dans une de ses poésies : *Les Vénus,* il déplore que le « bienfaisant génie, » comme il l'écrit autre part, doive con-

naître les misères du travail lassant et de la pauvreté. En passant devant le Louvre où les statues antiques ont des palais de rois pour asiles, il voit une mendiante hâve et les vêtements en lambeaux. Un douloureux sentiment de pitié s'éveille en lui. Il jette ce cri de miséricorde à la fois et de colère :

Hélas ! tu n'as ni feu ni lieu ;
Pleure et mendie au coin des rues :
Les palais sont pour nos statues,
Et tu sors de la main de Dieu.

Ta beauté n'aura point de temple,
On te marchandera ton corps ;
La forme sans âme, aux yeux morts,
Seule est digne qu'on la contemple ;

Dispute aux avares ton pain
Et la laine dont tu te couvres ;
Les femmes de pierre ont des Louvres,
Les vivantes meurent de faim,

Dans d'autres pièces, il parle avec tristesse de la femme tombée et des malheureuses qui sont destinées à choir. Il les plaint en des vers que je ne puis citer, mais qui sont d'une énergie et d'une émotion sans pareilles.

Je ne m'arrêterai pas longtemps aux *Mélanges* qui font suite aux poèmes dont je n'ai pu dire que deux ou trois mots trop courts. Il ne serait pas nécessaire d'ailleurs de les commenter, car ils ne présentent rien de nouveau. J'y découvre quelques allégories d'un haut lyrisme : *Pan,* la *Naissance de Vénus, Silène,* une très-jolie *Chanson de l'air,* une variante mélancolique sur la *Pluie,* des poésies à la note originale sur le *Soleil,* les *Fleurs,* l'*Océan,* etc. Il y a aussi une fort belle ode à la *Néréide,*

La vierge au corps luisant de la fraîcheur marine,

un rêve étrange : l'*Incarnation,* une boutade peu orthodoxe : *Mon ciel :*

> Voilà mon paradis, je n'en conçois pas d'autre,
> Il est le plus humain, s'il n'est pas le plus beau ;
> Ascètes, purs esprits, je vous laisse le vôtre,
> Plus effrayant pour moi que la nuit du tombeau

Je ne fais que mentionner d'agréables sonnets, un *Sursum* vibrant d'un souffle puissant, une bravade philosophique : *Indépendance,* — pour en venir aux *Poèmes* qui renferment des morceaux d'entre les plus remarquables du volume. Jusqu'ici nous avons étudié Sully-Prudhomme dans un genre qui est celui de la poésie fugitive. Nous allons voir ce qu'il est capable de produire dans un domaine de la poésie où l'inspiration doit être plus soutenue, la pensée plus forte. Dans le premier de ses poèmes, le *Joug,* Sully-Prudhomme nous montre un jeune cheval qui, fier de sa liberté, prend ses ébats sous le soleil.

Survient l'homme qui le flatte ; mais il se révolte, se cabre,

> Et, secouant la main que son haleine brûle,
> Au roi majestueux résiste épouvanté.

Vains efforts ! L'homme le dompte, et le rebelle comprend bientôt qu'il faut se rendre. Alors il se soumet, rêvant de partager les glorieux travaux de son maître, quand celui-ci l'arrête et lui dit :

> J'ai besoin d'un esclave et je m'adresse à toi.

Le poète continue, et se tournant vers le jeune homme, « Voilà ton sort, s'écrie-t-il. Tu as la liberté, tu crois au bonheur ; l'horizon tout bleu se dévoile à tes regards. Pauvre fou ! Le monde va te prendre. Tu seras asservi, toi aussi, et quand tu voudras revenir aux douceurs de ton beau songe :

> Le monde répondra : « Non, je me civilise,
> « Je veux des ouvriers et surtout des soldats ;
> » Le trafic enrichit et la gloire est permise :
> » Tu me dois ton amour, ton génie et ton bras. »

L'hymne *A la Nuit,* un autre poème de Sully-Prudhomme, me plait beaucoup moins. Il me semble d'une composition un peu lâche, bien qu'il renferme quelques strophes admirables. Il n'y a qu'à louer un *Chœur polonais,* où les vieillards, les jeunes gens, les femmes et les prêtres viennent tour à tour chanter l'espoir immortel du relèvement de la patrie. Je dirai la même chose du *Gué,* où nous est conté un trait de sublime héroïsme. *Dans la rue* est un tableau sombre qui finit par un blasphème à la « nature intraitable » et à « l'humanité farouche. »

J'aime beaucoup le poème du *Lion,* dans lequel le poète s'indigne à l'idée de voir le roi des animaux emprisonné dans une cage de quelques mètres et réduit à ployer l'échine sous le fouet du dompteur :

Le dompteur entre. Il parle, il caresse, il ordonne.
Le lion se dérobe en grommelant tout bas,
Puis s'irrite et revêt sa royale personne ;
Son regard fixe et grave a dit : « Je ne veux pas. »
L'homme veut, l'indompté répond trois fois de suite
Dans un muet colloque à faire frisonner :
« Je ne veux pas. »
Le tigre, ému, flairant la fuite
Va, vient.
On entendrait des mouches bourdonner.
Pitié ! du fouet d'acier, les coups, cuisante grêle,
Font jaillir la douleur. Hurlant de tout son corps,
Le lion rampe, il vient manger dans la main frêle
Qui de sa haute échine a courbé les ressorts.
La foule crie. Elle aime, entre toutes les fêtes,
A craindre en sûreté. Rugis donc, ô lion,
Et bondis, car elle aime à voir sauter les bêtes
Afin que l'homme seul ne soit pas histrion.

Une fois la représentation terminée, la foule disparue, les fauves laissés en repos dans leur cachot de fer, le poète nous montre les deux grands ennemis, le lion et le

tigre, qui font trève de leur haine et se regardent sans colère :

> Ces deux monstres, lassés de nos petits vacarmes,
> Indignés et surpris du nombre des bourreaux,
> Se pardonnent leur guerre, et, les yeux pleins de larmes,
> Se parlent de justice à travers les barreaux.

Je ne puis malheureusement insister sur de fort beaux poèmes, tels que l'*Amérique, Volupté, la Parole* qui chante l'inexprimable charme de l'éloquence, l'*Art* où Sully-Prudhomme nous dit que

> La foi dans l'Idéal est la sainte démence,

sans laquelle rien de grand ne sera fait ; l'*Ambition*, la *Lutte*, et enfin une magnifique apostrophe *A Alfred de Musset*. Certes le poète rend hommage à son illustre devancier. Mais il ne lui pardonne pas son « vague et triste livre. »

> Qui donne les désirs sans donner de quoi vivre,
> Qui mord l'âme et la chair et qu'il n'ouvrira plus.

En cela, il a raison. Musset est un admirable poète, si l'on ne veut le juger qu'au point de vue du génie poétique. Mais dès que l'on est mis en demeure d'apprécier le fond de son œuvre, l'influence morale de cette poésie maladive, qui trahit la névrose ; dès que l'on a parcouru cette lamentable *Confession d'un enfant du siècle* qui explique le caractère et le cœur de Musset, on est prêt à s'écrier à l'exemple de Sully-Prudhomme :

> J'ai connu la souffrance,
> Et le lutteur n'a mis dans l'herbe qu'un genou ;
> Il se dresse, il respire, il est fort d'espérance,
> Et tu n'es qu'un malade ou je ne suis qu'un fou.

Dans une dernière pièce : *Je me croyais poète*, l'auteur

revient sur l'impuissance de la langue à rendre toute la splendeur de l'idée :

Hélas ! A mes pensers le signe se dérobe,
Mon âme a plus d'élan que mon cri n'a d'essor,
Je sens que je suis riche et ma sordide robe
Cache aux yeux mon trésor.

L'airain sans l'effigie est un bien illusoire,
Et j'en porte un lingot qu'il faudrait monnayer ;
J'ai de ce fort métal dont s'achète la gloire
Et ne puis la payer.

Le premier volume de Sully-Prudhomme s'achève donc de la même manière qu'il a commencé. Le poète sent qu'en lui-même il y a plus qu'il ne pourra jamais donner. Et cependant, quelle riche moisson de vers splendides, de pensées délicieuses, d'incomparables poèmes n'avons-nous point faite, en feuilletant d'une main pressée ce volume où le ton est si nouveau, l'originalité si attachante ? Dans les œuvres qu'il publiera plus tard, Sully-Prudhomme restera toujours l'auteur des *Stances et poèmes:* un écrivain d'une inspiration très personnelle, souvent d'une délicatesse extrême, souvent aussi d'un large vol ; un homme d'une vie intérieure extraordinairement intense ; un ouvrier habile, sachant manier le vers avec une étonnante souplesse, ayant l'intuition de tous les prodiges d'harmonie que l'on peut réaliser avec cette langue française, un peu sèche à l'ordinaire, et mettant son grand talent d'artiste au service de sa belle âme de poète.

Pour éviter des redites, nous ne ferons pas un examen séparé du deuxième et du troisième volume des poésies de Sully-Prudhomme. Ils vont, l'un de 1866-1872, et l'autre de 1872-1878. Sous un titre général *Epreuves,* le poète a rangé de nombreux sonnets sur le *Doute,* l'*Amour*, le *Rêve,* l'*Action.* Vous remarquerez une certaine ressemblance entre les sujets de ces nouvelles poésies et ceux du livre publié en 1866. Néanmoins, le poète ne

s'est pas répété. C'est toujours lui, je le veux bien, mais il chante autrement. Ses sonnets à l'amour, par exemple, ont quelque chose de moins intime. L'apaisement est venu. Il me paraît que la forme est plus parfaite encore et je crois remarquer davantage cette tendance à philosopher qui produira tout le volume : *La Justice* (1879). Voici, d'ailleurs, un des plus jolis sonnets, *Conseil :*

Pour vous, enfant, le monde est une nouveauté ;
De leur nid, vos vertus, colombes inquiètes,
Regardent en tremblant les printanières fêtes
Et cherchent le secret d'y vivre en sûreté.

Le voici : n'aimez l'or que pour sa pureté ;
N'aimez que la candeur dans vos blanches toilettes,
Et, si vous vous posez au front des violettes,
Aimez la modestie en leur simple beauté.

Qu'ainsi votre parure à vos yeux soit l'emblème
De toutes les vertus qui font la grâce même,
Ce geste aisé du cœur dont le luxe est jaloux ;

Et qu'au retour d'un bal innocemment profane,
Quand vous dépouillerez l'ornement qui se fane,
Rien ne tombe avec lui de ce qui plut en vous.

La plainte du doute est poussée ici avec autrement de force. La conscience de la vanité de ses efforts pour trouver, en dehors de la foi, une solution acceptable du problème éternel, le plonge dans un désespoir sans recours. Il voudrait croire, mais il ne peut mentir à sa raison, et plutôt que de s'abandonner à une faiblesse qui le sauverait, il subit le martyre qu'exige le respect de sa dignité. Je signale, parmi les sonnets, tous supérieurement écrits et pensés, que Sully-Prudhomme a réunis dans cette partie de son livre : *La Prière, la Grande Ourse, les Dieux, Un Bonhomme* (Baruch de Spinosa), *la Confession, le*

Doute, etc., et je me borne à citer intégralement celui qui est intitulé : *La Lutte :*

Chaque nuit tourmenté par un doute nouveau,
Je provoque le sphinx et j'affirme et je nie...
Plus terrible se dresse aux heures d'insomnie
L'inconnu monstrueux qui hante mon cerveau.

En silence, les yeux grands ouverts, sans flambeau,
Sur le géant je tente une étreinte infinie,
Et, dans mon lit étroit, d'où la joie est bannie,
Je lutte, sans bouger, comme dans un tombeau.

Parfois, ma mère vient, lève sur moi sa lampe,
Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe :
« Souffres-tu, mon enfant ? Pourqnoi ne dors-tu pas ? »

Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
« Avec Dieu, cette nuit, mère, j'ai des combats. »

Les sonnets sur *le Rêve* sont une suite, plus sereine, à ceux dont nous venons de nous entretenir. L'énigme de l'être et de la vie poursuit sans cesse le poète. Il se perd en songe dans une sorte de panthéisme lyrique assez obscur mais qui lui suggère d'admirables vers. En d'autres sonnets, *Action,* il veut sortir de sa paresse contemplative, redevenir homme, s'essayer à vivre, enfin

Avoir tous les soucis de la fraternité.

Il nous parle de *La Patrie.* Il chante *le Fer, l'Epée,* les *Conscrits,* les poètes, dans le *Chagrin d'automne,* et il raconte ce *Songe* qui est l'un de ses chefs d'œuvre :

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus ; gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

Par les *Solitudes* et les *Vaines tendresses* qui font partie, les unes des titres du second et les autres de ceux du troisième volume, nous sommes ramenés à l'amour. Le regret de la flamme éteinte ou de la passion qui n'a pu s'allumer, s'exprime ici plus douloureusement. La vie avance, le vide de l'existence devient plus sensible ; la solitude se faisant plus complète pèse davantage :

Je pense aux âmes affligées
Où dorment d'anciennes amours :
Toutes les larmes sont figées,
Quelque chose y pleure toujours.

Ah ! les recommencements de la vie sont défendus. Celui qui manque sa jeunesse ne la retrouve point. Il n'y a pas deux moments pour choisir le bonheur. Il faut profiter de l'aurore qui est courte, pour que le jour ait du prix, et pour ne pas retomber, avant l'heure, dans la profonde nuit. Ecoutez cette plainte angoissée :

Ah ! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte
Au cœur la présence d'un cœur,
Vous vous asseoiriez sous ma porte
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.

L'âge venant, le cœur qui ne s'est point éveillé à temps ne peut plus secouer son sommeil. Et l'irréparable isolement avive la douleur des souvenirs, comme il chasse tout espoir d'être heureux encore. Il m'est impossible de m'arrêter à une quantité de pièces qui sont presque toutes des bluettes de quelques strophes. Elles sont, il est vrai, plus gentiment composées les unes que les autres. J'indique au hasard : *Au bord de l'eau, En voyage, Enfantillage, Fort en thème, Distraction, Le Nom, Peur d'avare, Un Rendez-vous, Scrupule,* etc., et toute une série de sonnets exquis, dont les plus remarquables sont *la Coupe, les Amours terrestres, l'Etranger.* Parmi les fantaisies, les petits poèmes de genre comme il s'en rencontre un grand nombre aussi bien dans les *Solitudes* que les *Vaines tendresses,* je n'ai que l'embarras du choix. La *Grande allée* nous conduit hors de la ville, près d'une petite statue de l'Amour, entre deux rangées de tilleuls, où, paraît-il, les amoureux vont se murmurer leurs tendresses. Ce n'est pourtant pas un sourire que ce lieu amène sur les lèvres du poète. Il pense, lui, à tous les couples joyeux qui se promenèrent là dans les soirs d'été et que la mort a séparés :

. . . . . .

L'esprit du souvenir plane en paix dans ces lieux ;
C'est là que, malgré l'âge et les derniers adieux,
Se donnent rendez-vous les âmes,

Les âmes de tous ceux qui se sont aimés là,
De tous ceux qu'en avril le dieu jeune appela
Sous les roses de sa tonnelle ;

Et sans cesse vers lui montent ces pauvres morts ;
Ils viennent, n'ayant plus de lèvres comme alors
S'unir sur sa bouche éternelle.

Le *Cygne* est un ravissant pastel. La *Terre et l'enfant,* la *Passion malheureuse* sont d'un sentiment très délicat. La *Laide* est une réhabilitation de

La jeune fille à qui la nature marâtre
A dénié sa gloire et son droit : la Beauté.

Sully-Prudhomme déplore la malheureuse disgrâciée que nul n'aimera et dont chacun déjà se détourne. Cette infortune imméritée l'attendrit :

Pauvre fille ! elle apprend que jeune elle est sans âge ;
Sœur des belles et née avec les mêmes vœux.
Elle a pour ennemi de son cœur son visage,
Et, tout au plus, parmi les compliments d'usage,
Un bon vieillard lui dit qu'elle a de beaux cheveux.

Depuis que j'ai souffert d'une forme charmante,
Je voudrais de mon mal près de toi me guérir,
Enfant qui sais aimer sans jamais être amante,
Ange qui n'a qu'une âme et que rien ne tourmente !
Pourquoi suis-je trop jeune encor pour te chérir ?

Vous estimerez sans doute que le poète pousse fort loin son enthousiasme singulier. Il n'est pas à craindre que son plaidoyer opère beaucoup de conversions. D'ailleurs, c'est la laide idéale que chante Sully-Prudhomme ! Et puis, la beauté a tant de choses pour soi !... *Vox in deserto.*

Damnation, Le peuple s'amuse, sont de petits poèmes du genre satirique, écrits de verve. *Les Caresses* et *l'Agonie* ont cet accent douloureux cher au poète. Il y a de

bien jolies choses dans le *Missel,* dans la *Vigne* et dans les *Vieilles maisons,* cette pièce si connue, où Sully-Prudhomme nous dit :

Je n'aime pas les maisons neuves,
Leur visage est indifférent ;
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.

En passant des *Solitudes* (d'où sont extraits tous ces morceaux) aux *Vaines Tendresses*, nous retrouvons une foule de poésies sur mille sujets divers, quoique une note de tristesse les traverse toutes. Elles sont d'une originalité si vraie qu'on les lit et relit sans fatigue aucune. Mentionnons le *Conscrit* qui respire toute autre chose que la militaromanie (pardon du barbarisme, mais enfin la chose existe, si le mot est fort laid), *Abdication* où le poète nous assure que s'il était

L'unique héritier des grands rois,

il convoquerait toute sa cour, tout son peuple, et, après avoir fait devant eux étalage de ses splendeurs et de sa puissance :

Avec un cynisme suprême,
Il briserait sur son genou
Le sceptre avec le diadème,
Comme un enfant casse un joujou.

Il n'est que les rêveurs pour avoir de ces idées-là. Peut-être, parlerait-il autrement s'il était un vrai roi. Du moins ceux qui le sont en réalité n'ont-ils point de ces abnégations sublimes. Leurs abdications ne sont jamais très volontaires... La poésie est décidément plus belle que l'histoire ! Avec *Au jour le jour,* le *Vase et l'oiseau*, nous restons encore dans la tristesse sereine. Mais dans une pièce assez étendue : *Sur la Mort*, nous entrons, comme le titre l'indique, en plein dans le funèbre. Et pourtant, c'est ici

que Sully-Prudhomme a placé de ses plus admirables vers. La pensée de la mort l'inquiète, l'oppresse comme elle tourmente tout être qui pense. Disparaître, s'anéantir sans espoir d'au-delà peut-être !... Il se résigne enfin, et, non sans malédictions :

Il s'abandonne en proie aux lois de l'univers.

Après cette peinture de ses terreurs en face du dénouement inéluctable, il revient à des sentiments plus apaisés dans *Défaillance et Scrupule*. Les *Vaines Tendresses* s'achèvent sur quatre sonnets : A l'*Océan*, à *Ronsard*, qu'il appelle « le maître des charmeurs de l'oreille, » à *Théophile Gautier*, dont il fait une apologie par trop enthousiaste, et aux *Poètes futurs*. Je transcris ce dernier sonnet, qui est d'une superbe venue :

Poètes à venir, qui saurez tant de choses
Et les direz sans doute en un verbe plus beau,
Portant plus loin que nous un plus large flambeau,
Sur les suprêmes fins et les premières causes ;

Quand vos vers sacreront des pensers grandioses,
Depuis longtemps déjà nous serons au tombeau.
Rien ne vivra de nous qu'un terne et froid lambeau
De notre œuvre enfouie avec nos lèvres closes.

Songez que nous chantions les fleurs et les amours
Dans un âge plein d'ombre, au mortel bruit des armes,
Pour des cœurs anxieux que ces bruits rendaient sourds.

Lors, plaignez nos chansons, où tremblaient tant d'alarmes,
Vous qui, mieux écoutés, ferez en d'heureux jours
Sur de plus hauts objets des poèmes sans larmes.

J'aurai encore à parler de quelques poèmes assez étendus avant d'arriver au quatrième et dernier volume des poésies de Sully-Prudhomme. Il est toutefois plusieurs fantaisies, réunies sous le titre général de *Croquis italiens*, que nous devons au moins saluer d'un mot.

L'Italie a inspiré tous ceux qui l'ont vue et qui savaient mettre des rimes au bout de phrases d'égale longueur. Les variantes sur le pays que, dans un mauvais jour, Lamartine appela « la terre des morts » sont si nombreuses que forcément elles ont un air de famille. Avec Sully-Prudhomme nous n'avons heureusement point à craindre les redites. Il a sa manière à lui de comprendre et de chanter l'Italie. Au surplus, à quelque sujet qu'il s'essaie, il n'est jamais banal et l'on trouve toujours profit à le lire. Il ne découvrira certes pas Rome, Naples ou Florence. Mais il y verra ce que tout le monde ne voit point. Désirez-vous connaître ce qu'il a retenu de Parme ? Peu de chose, il est vrai, mais ce peu de chose est très-gentil :

L'air doux n'est troublé d'aucuns bruit,
Il est midi, Parme est tranquille ;
Je ne rencontre dans la ville
Qu'un abbé que son ombre suit.

La redingote fait soutane
Et lui tombe jusqu'aux talons.
Il porte un feutre aux bords très longs,
Culotte courte et grande canne.

Cet abbé chemine en parlant,
Et, seul au milieu de la rue,
Tout noir, il fait sa tache crue
Sur le ciel tendre et souriant.

Voilà tout. Le poète ne nous a point donné le goût de filer sur Parme au premier jour. Pourtant il nous a laissé de la vieille ville un croquis aimable et nous n'en demandons pas davantage.

Je note ensuite de jolies strophes sur *Fra Beato Angelico,* le peintre naïf des anges frêles,

Qui forment de leurs fines ailes
Sur la Vierge un splendide arceau.

Dans le *Jour et la nuit* (San Lorenzo), il est de fort beaux vers, dont voici les derniers :

> Tu le savais : rêver c'est encore souffrir,
> Et nul ne dort si bien qu'il n'ait plus à mourir.

Devant un groupe antique, *Rameau, Ponte Sisto, Le Colysée, L'Escalier de l'Ara Cœli*, *La Voie appienne,* sont toutes des pièces remarquables dans leur genre. Je n'en dirai pas autant de la *Pescheria.* Mais *Torses antiques*, *Les Marbres*, *La Place de St-Jean de Latran, Les Transtévérines* et *La Place Navone* sont des morceaux tout à fait charmants.

Le cadre de mon étude étant forcément restreint, je dois me résigner à ne plus rien dire des *Croquis italiens.* J'ai hâte de consacrer une page ou deux aux poëmes qui se rencontrent dans le second et le troisième volume de Sully-Prudhomme.

Les *Ecuries d'Augias* compte près de trois cents vers C'est le moins long de tous. Il nous fait, en langue des dieux, le récit de l'un des plus célèbres travaux d'Hercule. Les beaux passages n'y sont point rares, mais rien n'appelle plus particulièrement la citation.

La *Révolte des fleurs* mérite une appréciation moins sommaire. Cette émeute de ce qu'il y a de plus doux sur terre est provoquée par la rose, qui joue parmi les fleurs un peu le rôle que la femme joue parmi nous. Elle s'ennuie de ne plus croître en liberté, d'être exposée à l'air impur, par les jardins des villes, de devenir un vulgaire objet de négoce. Sa plainte est entendue de tout le parterre :

> Le peuple tout entier des tisseuses de soie,
> Des parfileuses d'or que le printemps emploie,
> Sentit ses vieux griefs soudain renouvelés.

A l'ardent coquelicot échoît la glorieuse mission de formuler le programme de la révolte. Le programme est

une maladie que les fleurs durent subir, comme nous en subissons maintes fois. Celui qu'elles arrêtèrent en valait bien d'autres :

Nos parures sont assorties
A des goûts que l'homme n'a plus,
O mes sœurs, jetons aux orties
Tous ces falbalas superflus.

Ne gardons que le nécessaire,
Les étamines, le pistil.
Une corolle ! Pourquoi faire ?
Mieux vaut pour l'homme un grain de mil ;

Retirons-lui, dons inutiles,
Nos parfums et nos coloris ;
Que des choses qu'il dit futiles,
Il apprenne à sentir le prix !

Ce programme, au contraire de tant d'autres, fut exécuté.

. . . . . On jura sans délai
De clore l'atelier des toilettes de Mai.

Et le serment fut teuu. Ceux qui souffrirent les premiers de cette révolution étrange, ce furent les papillons, les libellules, les abeilles. Les hommes ne s'en émurent pas trop, au commencement. Enfin, ils s'alarmèrent, car :

Au mois de Mai suivant, les plantes obstinées
Verdirent sans parure, et pendant trois années,
En dépit des savants qui ne comprenaient pas,
Et de maint esprit fort qui s'alarmait tout bas,
La campagne resta lugubre et monotone,
Et le morne printemps semblait un autre automne.

Les fleurs manquant, la nature était en deuil. Et comme la révolte durait depuis trois ans, les hommes se lassaient d'attendre en vain les charmantes messagères d'avril. Tous s'ennuyaient.

On eut pour une fleur vivante
Donné le plus riche grenier,
La rançon d'un roi prisonnier.
On mit tous les herbiers en vente.
On se disputait un lambeau
D'un lis jaune et mélancolique...

Au bout de la cinquième année, la démence fut telle que la foule criait : « Des fleurs ! des fleurs ! » avec autant d'acharnement que la plèbe romaine réclamait autrefois : *Panem et circenses*. Pour le bonheur de l'humanité, vivait en ces temps un étrange vieillard. Dernier poète sur la terre, il rêvait, il chantait, il aimait. Vous verrez que les poètes sont moins inutiles qu'un vain peuple ne pense. Celui d'alors, plus habile que l'avocat le plus roué, s'adressa directement à la rose. Il l'enjôla si bien, que la reine s'attendrit et n'eut point de peine à fléchir la rigueur de ses compagnes.

Tout refleurit sous le ciel, et pour toujours. Le printemps, l'éternel renouveau, put ceindre son front de sa couronne parfumée. Et tous les hommes de chanter :

O fleurs ! puisse longtemps votre annuel retour,
Par qui le soir du monde à son aube ressemble,
Rajeunir l'idéal et raviver l'amour.

Telle est la trame délicieuse de la *Révolte des fleurs*.

Les *Destins*, un autre poëme, nous ramènent à des pensées plus graves. Nous y lisons la philosophie de la destinée de toutes choses. Cette philosophie s'égare en fort beaux vers dans les antinomies de Hégel. Sujet d'une angoissante obscurité ! L'illustre penseur allemand assurait qu'il avait été compris d'un seul homme, dans l'Allemagne entière, et encore le malheureux disciple n'avait-il compris qu'à moitié. C'était beaucoup, car Hégel lui-même n'en pouvait, je crois, dire autant. Sully-Prudhomme est un peu plus intelligible, sans l'être tout à fait. Il nous montre les lois et les voix contraires du bien et

du mal en perpétuel conflit. Il ne se révolte point contre les invincibles nécessités de la nature. Il se résigne à les accepter et à faire sa part obscure de travail dans l'œuvre infinie :

Ne mesurant jamais sur ma fortune infime
Ni le bien, ni le mal, dans mon étroit sentier,
J'irai calme, et je voue, atome dans l'abîme,
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier.

Le dernier des poëmes dont j'ai à m'occuper est celui qui fut composé en mémoire des victimes d'une ascension falte il y a quelques années par le ballon le *Zénith*. Tous les vers de ce morceau sont d'entre les meilleurs et les plus vibrants du poète. Après nous avoir raconté la téméraire odyssée aérienne du « Zénith », il nous dépeint les angoisses des ascensionnistes, auxquels l'air manque bientôt, puis l'effroyable chute :

Un seul s'est réveillé de ce funèbre somme,
Les deux autres... ô vous, qu'un plus digne vous nomme,
Qu'un plus proche de vous dise qui vous étiez !
Moi, je salue en vous le genre humain qui monte,
Indomptable vaincu des cîmes qu'il affronte,
Roi d'un astre, et pourtant jaloux des cieux entiers.

Pour arriver à *la Justice*, je n'ai plus qu'à mentionner quelques poésies diverses, entre autres : le *Point du Jour*, qui est une agréable fantaisie rustique, les *Adieux de Mme Arnould-Plessy* à la Comédie-Française, un sonnet au grand acteur *Ernesto Rossi*, un autre sur la *Charité, le Fleuve et la Rue*, l'*Attrait de la Tombe*, les *Funérailles de Thiers*, et enfin les *Métamorphoses*, où le poète demande à la nature de tout transfigurer :

Que les fronts n'aient plus désormais
L'ombre et la honte pour compagnes ;
Qu'ils soient des plus hautes montagnes
Les radieux et fiers sommets ;

Et qu'au sortir des justes tombes
Qui nous font devant toi pareils,
Les plus pauvres soient des soleils,
Et les plus méchants des colombes !

Sully-Prudhomme n'est point un esprit religieux, dans l'acception courante du mot; je ne sais pas de morale plus pure que la sienne, ni plus sublime idéal, ni d'âme plus attendrie. Ces derniers vers des *Métamorphoses* témoignent d'une charité philosophique à laquelle tous doivent hommage. On peut ne pas croire de même. L'essentiel est de travailler pour la grande œuvre de l'avancement humain, dans un sentiment de profonde fraternité. Etre bon, tout est là !... J'allais oublier — la philosophie, mal contagieux, aidant — de saluer en passant au moins les chants que le patriotisme sut inspirer à Sully-Prudhomme. Il a fait son devoir de citoyen pendant la rude campagne de 1870-1871. Il ne s'est pas complu à jeter l'insulte aux vainqueurs, comme tant d'autres. Dans ses *Impressions de la guerre,* il dégage les enseignements de la défaite de tout le chauvinisme des temps de lutte entre peuples. Sa première « impression » est celle du *Repentir :*

J'aimais froidement ma patrie,
Au temps de la sécurité ;
De son grand renom mérité,
J'étais fier sans idolâtrie.

Je m'écriais avec Schiller :
« Je suis un citoyen du monde :
» En tous lieux où la vie abonde
» Le sol m'est doux et l'homme cher...

. . . . . .
Mais je t'aime dans tes malheurs,
O France ! depuis cette guerre,
En enfant, comme le vulgaire,
Qui sait mourir pour tes couleurs.

J'aime avec lui tes vieilles vignes,
Ton soleil, ton sol admiré
D'où nos ancêtres ont tiré
Leur force et leur génie insignes.

Quand j'ai de tes clochers tremblants
Vu les aigles noires voisines,
J'ai senti frémir les racines
De ma vie entière en tes flancs.

Pris d'une piété jalouse
Et navré d'un tardif remords,
J'assume ma part de tes torts,
Et ta misère, je l'épouse.

Les *Fleurs de sang*, ce sont les fleurs de France qui sont écloses malgré la terrible guerre. Elles ont été insensibles aux désastres de la patrie. Pas une n'a porté le deuil :

Pas une en ces plaines fatales
Où tomba plus d'un pauvre enfant,
N'a, par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant...

A nos malheurs indifférentes,
Vous vous étalez sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.

La *Mare d'Auteuil* et le *Renouveau* sont des poëmes pleins de douleur et de tendresse pour la France. A ces morceaux patriotiques je dois joindre plusieurs sonnets insérés dans le volume de 1872-1878. Tous ces sonnets, au nombre de dix, sont adressés à *la France*. Quoique de valeur inégale, ils procèdent tous d'une saine et forte inspiration. J'aime surtout le deuxième, si franc et si vrai :

Tous les vaincus d'hier n'ont pas l'air soucieux :
J'en vois, ils me font peur, qui parlent de revanche
Avant que la patrie, encore pâle, étanche
Tout le sang que ses fils devraient dépenser mieux.

Je les vois, caressant leur lèvre au poil soyeux,
Des croix sur la poitrine et de l'or sur la manche,
Le poing superbement appuyé sur la hanche,
Quêter comme autrefois les regards de beaux yeux.

Ah ! ceux-là, je le sais, depuis que la frontière
Est, comme une blessure, ouverte tout entière,
De leurs généreux corps sont prêts à la couvrir ;

Mais, quelles nuits d'étude, ô braves, sont les vôtres ?
Ou seriez-vous trop fiers pour apprendre des autres
A tuer aussi bien que vous savez mourir ?

Oui, ce sont les « nuits d'étude » qui souvent ont mis en défaut des généraux de France. Ici encore, le poète parle le langage de la vérité et de la raison. Et le relèvement d'un pays est mieux sollicité par ces accents sincères que par les fanfaronnades chauvines et la glorification des revanches prématurées.

Nous ne pouvons consacrer de trop longs développements à l'appréciation du dernier volume de vers que Sully-Prudhomme a publié. La *Justice* nous reporte en pleine philosophie et nous avons eu si souvent à insister sur la tournure philosophique de l'esprit de notre poète qu'une analyse détaillée nous ferait tomber dans les répétitions. « Ce poème, dit Sully-Prudhomme dans une intéressante préface, paraîtra, j'en ai peur, n'avoir d'un poëme que le mètre et la rime. » S'il a choisi le vers pour s'exprimer, c'est qu'il est la forme la plus apte à consacrer ce que le poète lui confie, et que l'on peut lui confier, outre tous les sentiments, presque toutes les idées. Quant au thème du livre, voici comment il le définit, après avoir expliqué son adaptation du langage poétique aux questions les plus ardues du domaine de la pensée : « Dans cette tentative, loin de fuir les sciences, je me mets à leur école, je les invoque et les provoque. La foi était un compromis entre l'intelligence et la sensibilité. L'une des deux parties s'y est reconnue lésée, et aujourd'hui toutes les deux se méfient excessivement

l'une de l'autre. La raison et le cœur sont divisés. Ce grand procès est à instruire dans toutes les questions morales ; je m'en tiens à celle de la justice. Je voudrais montrer que la justice ne peut sortir ni de la science seule qui suspecte les intentions du cœur, ni de l'ignorance généreuse, qui s'y fie exclusivement; mais que l'application de la justice requiert la plus délicate sympathie pour l'homme, éclairée par la plus profonde connaissance de sa nature ; qu'elle est par conséquent le terme idéal de la science étroitement liée à l'amour... » Rêve de poète sans doute ! Quel rêve plus beau serait digne d'inspirer un poète ?

Seulement, je tiens à dire, dès les premiers mots, que je goûte peu l'introduction de la poésie dans les sujets les plus complexes et les plus obscurs. La prose n'y suffit pas elle-même, en dépit de la multiplicité de ses ressources, des libertés de son allure, de la richesse de ses expressions, de la facilité relative de son emploi. Il faut avouer qu'il est beaucoup plus malaisé de rendre sa pensée en vers qu'en prose passable ou même bonne. Le maniement de la langue poétique exige du plus habile ouvrier des compromissions avec la pensée, des périphrases et des détours, inconvénients graves que peut éviter un prosateur de talent. Alors, pourquoi des poëmes sur la *Justice ?* N'en reviendrons-nous pas, en admettant le système de Sully-Prudhomme, aux aberrations de la fin du XVIIIe siècle, où Boijolin chantait la *Botanique*, Esménard la *Navigation* et Gudin l'*Astronomie ?* Ce sont de fort belles choses assurément, que l'art de conduire un vaisseau ou d'étudier les phénomènes célèstes, mais que la prose leur convient mieux que la poésie !

Cette réserve faite, j'accorde que Sully-Prudhomme est daus sa *Justice* au moins égal sinon supérieur à lui-même. Il a fallu un prodigieux labeur pour mener à son terme cette œuvre ardue entre toutes. C'est bien ce qu'il exprime dans sa dédicace à M. Jules Guiffrey : « Ce que

je t'offre, c'est moins le résultat que l'effort, c'est moins l'œuvre que la peine, et le travail n'est jamais sans prix. » Je ne puis, cela va de soi, entrer dans un examen approfondi de ce poëme. J'en ai indiqué l'esprit et la matière. Nous savons que le volume s'achève sur un mot d'espérance. Il est quelques renseignements à fournir sur la manière adoptée par le poète. Presque tout son livre est un dialogue entre le *Chercheur* qui représente la raison et une *Voix* qui doit être celle du cœur. Le « Chercheur » parle en général dans un sonnet. La « Voix » lui répond en trois quatrains ; une dernière strophe est partagée entre le cœur qui achève sa réponse et la raison qui maintient ou qui renforce son impression pessimiste. Le « Chercheur » s'exprime en alexandrins, la « Voix » en vers de huit syllabes. Le poème est divisé non pas en *chants*, mais en *veilles,* dont il compte dix. Voici un fragment de dialogue, qui donnera une idée de la forme choisie par Sully-Prudhomme :

LE CHERCHEUR

Ce soir, comme un enfant que sa sœur a boudé,
(La Muse au rendez-vous n'étant pas la première)
Je n ai pas su chanter sans l'aide coutumière ;
A ma fenêtre alors je me suis accoudé.

Mais l'Infini non plus ne m'a rien accordé :
Dans l'archipel sublime aux îles de lumière,
Où l'âme au vent du large enfle sa voile entière,
J'ai promené l'espoir, et n'ai pas abordé.

De l'Ourse et des Gémeaux mes yeux ne sont plus ivres,
Depuis que, refroidis à la pâleur des livres,
Dans ces cruels miroirs ils cherchent des leçons.

Le ciel s'évanouit quand la raison se lève :
Les couleurs n'y sont plus que des subtils frissons,
Et toute sa splendeur a moins d'être qu'un rêve.

LA VOIX

Courbé sous ton pâle flambeau,
Que de chimère tu te crées,

Pendant qu'aux plaines éthérées
La Nuit mène son clair troupeau.

Poète, la Lyre et le Cygne
Dorent le voile aérien ;
Tes astres même te font signe,
Et tu ne leur réponds plus rien.

Tous les soleils auxquels tu penses
Regarde-les se balancer ;
Contemple ces magnificences
Plus douces à voir qu'à penser !

Poète ingrat, ton cœur se blase
Sur les ravissements d'en haut.

LE CHERCHEUR

Malheur aux vaincus ! Il le faut :
Les nuits ne sont plus à l'extase.

Le dialogue se poursuit sur toutes les questions que peut soulever ce grand mot de *Justice.* L'on constate que le poème est un chef-d'œuvre assez pénible à lire et l'on est tout prêt à redemander au poète un volume de *Solitudes* ou de *Vaines tendresses.*

***

Il n'est pas besoin de reprendre en général ce que nous avons examiné en détail. Si cette notice ne laisse point l'impression que Sully-Prudhomme est un grand poète, ce sera bien la faute du critique. A mon goût, entre tous les contemporains — Victor Hugo étant déjà d'une autre époque pour nous — l'auteur des *Stances et Poèmes* tient la première place. Je ne donne certes pas à cette opinion toute subjective la valeur d'un classement définitif. D'autres préfèreront Coppée, d'autres Lecomte de l'Isle, et ils auront d'excellentes raisons pour cela. On sait, par un vieux dicton, mille fois répété, que ces choses-là ne se discutent point.

Ce que j'aime en Sully-Prudhomme, c'est l'émotion communicative de sa pensée, le ton distingué de tout ce qu'il écrit, sa manière originale d'envisager les évène-

ments les plus insignifiants, son style un peu tourmenté mais très-pur, et toutes ces qualités supérieures que je ne trouve réunies à un tel degré chez aucun des poètes de la présente génération. Et puis, il a l'inspiration large, le souffle puissant quand il le veut, et ses vers font réfléchir plus que les vers de tous les autres lyriques. Or, pour provoquer, pour solliciter la pensée, la méditation, il faut déjà être une intelligence d'élite.

Un reproche que d'uns n'épargneraient peut-être pas à Sully-Prudhomme, c'est de ne point se conformer à toutes les exigences de la prosodie parnassienne. Il s'oublie parfois à négliger l'indispensable consonne d'appui, et il ne lui en coûte guère d'aligner deux rimes comme *entière* et *lumière,* ou *laurier* et *éveiller*. Je confesse très humblement une indulgence coupable envers de pareilles licences. Après tout, le formalisme poussé à outrance devient odieux, et j'ai plus d'admiration pour une poésie de Sully-Prudhomme, avec l'une ou l'autre rime satisfaisante, que pour des pastiches merveilleusement rimés, et qui ne disent rien du tout. Quoiqu'il en soit, les parnassiens, comme les autres, ont leur place au soleil et savent la tenir.

A ce propos, j'ai à cœur de présenter en quelques phrases mes petites réflexions sur la poésie de notre temps. J'aurai là matière à une péroraison que mon sujet restreint ne m'eût pas fournie.

Un phénomène assez singulier dans ce qu'il est d'usage d'appeler « notre siècle de réalisme et de prose, » c'est que les bons poètes y aient du succès comme un Sully-Prudhomme ou un François Coppée, c'est aussi que les porteurs de lyre (ils la portent plus ou moins bien) y soient plus nombreux qu'à tout autre moment de notre histoire littéraire. Le mouvement poétique, si considérable en France, prend sans cesse plus d'extension. Vous avez des concours dans plusieurs départements, des Académies prospères comme celles des *Jeux floraux* et

des *Muses Santones,* des *Alliances de poètes* comme celle de Toulouse, des journaux, des revues essentiellement consacrés au culte de la déesse, et des rimeurs, et des rimeurs, et des rimeurs !... Je ne crois pas me tromper en affirmant que, sous le beau ciel de France, il y a plus de dix mille inspirés (ceux qui ne le sont pas chantent tout de même) célébrant qui la nature, qui la douleur, qui la joie, qui l'amour, et se faisant imprimer, non pas tous en volume, mais dans les recueils périodiques si peu rares de l'autre côté des Vosges. Songez à quelle consommation de nectar et d'ambroisie suffit tout ce peuple de musophiles ! C'est à en prendre le frisson. Pas mal de gens fort sensés ont dénoncé le péril de l'invasion des longues chevelures et des pâles visages. Les fils d'Apollon se multiplient si fort qu'ils épouvantent les excellents bourgeois et surtout les pères de famille assez expérimentés pour savoir que la lyre est un outil de mince rapport.

Eh bien ! que l'on se tranquillise. La poésie, même exubérante, n'est pas un danger social. En fin de compte, la prose a toujours le dessus. Et pourquoi se plaindre des fleurs et des chansons que tous ces rêveurs sèment sur le rude chemin de la vie ? Les fleurs sont douces à voir et les chansons à entendre. L'enthousiasme pour les belles grandes choses fait espérer, croire, aimer.

S'il y a beaucoup de poètes, ne dites pas qu'il en est trop et soyez-leur bénévoles. Sinon rappelez-vous la charmante allégorie de la *Révolte des fleurs !* De même qu'elles cessèrent d'éclore, ils cesseraient de chanter. Le monde se passerait d'eux un an peut-être. Bientôt la réalité froide et triste l'ennuirait. Des désirs infinis d'espérance et de foi s'empareraient de lui. Alors il se mettrait aux genoux des poètes, il les supplierait de venir à nouveau :

Rajeunir l'idéal et raviver l'amour.

VIRGILE ROSSEL.